Née à Sophia en 1950. Actuellement, finit l'écriture d'un roman policier et travaille sur un projet de long métrage de fiction.

Photo. Guy Rabier

Du même auteur :

Portrait de famille avec buffle, documentaire de création, 26 minutes, 1989.

Sur l'animisme dans les pays Toraja en Indonésie.

Recherches, scénario et réalisation.

L'échelle de feu, documentaire de création, 26 minutes, 1990.

Sur l'hindouisme à Bali, Indonésie.

Recherches, scénario et réalisation.

Les filles du soleil, 1994.

Projet pour un long métrage de fiction, soutenu par *Sources.*

Nigth engels, fiction, 8 minutes 20', 1995.

Un hommage à Charlot. Co scénario et réalisation.

Sélectionné au festival de Namur.

Jeux de miroir, 1996.

Projet pour un film de fiction de court métrage.

Scénario et réalisation.

Le mensonge, 1997.

Projet pour un court métrage de fiction, 7 minutes.

Les deux enterrements de la servante du Dieu Todora, 1988.

Nouvelle primée dans le cadre du dixième concours international de la meilleure nouvelle de langue française, organisé par RFI et le journal *Le Monde.* Publiée par Robert Laffont dans le recueil de nouvelles primées, intitulé *Les fantômes de Philomène.*

Musique de chambre, 1989.

Nouvelle primée dans le cadre du dixième concours international de la meilleure nouvelle de langue française, organisé par RFI et le journal *Le Monde.* Publiée par Laffont/Seghers dans le recueil de nouvelles primées, intitulé *Mort d'un seigneur.*

RTBF

Ministère de la Communauté française

LA LIBRE BELGIQUE

Les chaussures sales

Tania Botéva-Malo

Les chaussures sales

Tania Botéva-Malo

Une nouvelle primée lors du
concours organisé par le Ministère
de la Communauté française
dans le cadre de la Fureur de lire '94.

Ces chaussures, couvertes de boue, couleur bordeaux. En ce moment je ne sais pas encore qui je suis. Ni où je suis. En ce moment il y a uniquement ces chaussures. La seule forme de la réalité, du réveil. Une paire de chaussures d'homme, ses chaussures à lui. De là où je suis, de mon lit, je distingue les îles noires que la boue forme, je ne supporte pas la couleur bordeaux du cuir. Je détourne les yeux pour les poser, hésitante, sur le visage. La mâchoire est plus carrée que d'habitude, les yeux clairs, plus bridés. Un Chinois en colère, je le compare machinalement à un grand Chinois en colère. Je relie les chaussures au visage, je commence à m'inquiéter. Je suis assez réveillée pour capter la menace, une menace encore plus angoissante parce qu'indéterminée. D'où vient-elle cette menace ? Est-ce des chaussures sales ? Ou de ce visage penché sur mon lit, de ce masque oriental, impassible ? Ou bien la torpeur, le réveil brusque, son intrusion dans la chambre en sont les causes uniques ? La réalité m'assaille de tous les côtés, le barrage du sommeil est rompu, balayé. Mon passé se reconstitue, mon présent aussi. La chambre récupère son histoire, ses quatre murs témoins de notre amour avant et de la haine ensuite. Une époque d'attente, ambiguë, sans règles, sans lois. De quel droit est-il venu, me réveille-t-il ? Et moi, qui l'accueille d'un sourire poli, le sourire de la peur sur mes lèvres. J'efface ce sourire humiliant, je sors ma main de la chaleur, je regarde ma montre.

Cinq heures, une bataille qui commence tôt.

J'essaye de l'éviter encore, je ferme les yeux, je m'enfonce dans l'oreiller. Alors il se met à me parler. Il prononce les mots très lentement, comme à regret, une odeur d'alcool les accompagne. Cette odeur, les chaussures sales, le manteau qu'il garde sur son dos, je réalise enfin qu'il ne s'est pas couché cette nuit, qu'il a bu quelque part, qu'il m'a attendue hier soir.

Quelle tactique employer devant un homme ivre, désespéré ? Devant l'échec de ma vie ? Devant ces chaussures sales ?

Il répète sa question, le ton monte.

« Où étais-tu, hier soir, réponds quand je te le demande ! »

J'ai alors l'impression de flotter, de me noyer dans les vapeurs d'alcool.

« Ça ne te regarde pas... » La gifle forte et inattendue me coupe la parole.

La honte se propulse dans le sang, monte au visage, elle m'empêche de réfléchir, de le voir. Je n'essaye plus de chercher pourquoi il a fait ça, pour quelle raison, dans quel but ? La seule chose qui est là, c'est cette honte, cette envie de mourir, de disparaître. Et puis, ça passe. Et puis, le désir de me venger, de répondre, arrive. Je crois dans ma force, mon corps y croit. Il se crispe sous les couvertures, il se prépare. Le moment suivant je lui donne un coup de pieds puissant.

Est-ce le coup qui a été fort, ou ne s'y est-il pas attendu ? Il perd l'équilibre, son corps bascule, il s'étale par terre.

Moi, je ris.

Chaque fois c'est pareil– dans les situations critiques, je ris. Un rire stupide, idiot, non contrôlé, un rire nerveux qui a le don d'exaspérer les gens, de les dresser contre moi. Un rire traître. Un jour il va me faire pendre, me faire tuer. Aujourd'hui aussi c'est irréparable, – je le vois dans les yeux bridés, dans la couleur grise devenue métallique et dans la brutalité des gestes. A la merci d'un homme exaspéré, à la merci de sa haine aussi. Cette haine qu'il a accumulé tant de mois, tant de jours, pour tant d'occasions, cette haine qui a la force monstrueuse de notre passion d'autrefois.

Il m'a sortie des couvertures. Ma chemise de nuit s'est enroulée autour de mon cou, et maintenant, je suis là, par terre, une femme nue, une femme offerte. Pour l'amour ou pour les coups. Ce sont les coups que je reçois, des coups de pieds. Je les encaisse, je ne sens pas vraiment la douleur. Je le plains à le voir s'acharner sur mon corps. J'ai cette pitié pour lui, une pitié hautaine, méprisante. La certitude de ma force, de ma domination me revient, me réjouit.

« Tu es minable ! »

Il pousse un rugissement furieux, il m'écrase du poids de son corps alourdi par l'alcool, il se met à me serrer la gorge avec ses mains de peintre, ses mains d'artiste, ses mains sensibles. Il veut m'étouffer, me priver de vie avec ce que j'ai tant admiré chez lui, ce don de Dieu, ces mains magiques. Maintenant elles me serrent, elles me coupent le souffle, autrefois elles dessinaient, des heures à les contempler, autrefois elles me caressaient. Les murs de la chambre se mettent à danser, un jaillissement de couleurs qui explose.

« S'il te plaît, ne me tue pas ! »

Est-ce ma bouche qui a prononcé ça ? Ou mes yeux ? Je ne sais pas, je ne sais plus. Les objets se remettent en place, la vie se remet en place. Après quelques heures ou quelques instants, c'est la même chambre, le même matin, le même corps, seulement couvert de bleus, meurtri. Je promène un regard, sans bouger. Je le découvre assis sur le lit. Il attrape mon regard, l'affronte et puis il pose ses yeux sur mon corps nu, immobile.

Sous les yeux bridés les blessures commencent à me faire mal, à me brûler. Je fais un effort suprême, exténuée, j'attrape ma chemise de nuit, je me couvre. Il suit mes mains tremblantes, le geste maladroit. Puis, excédé par le silence, par le désert de la chambre, il se remet à parler.

« Tu vois, mon petit, j'ai failli te tuer ! »

Il prononce les mots avec difficulté, comme à contre-cœur.

« Mais tu ne comprends donc pas, j'ai failli te tuer ! »

Si, j'ai compris. Je l'ai senti, je l'ai deviné. Les objets se remettent à flotter autour de moi, à s'estomper, ça devient un fleuve sale qui m'engloutit, qui me noie de nouveau, il y a sa voix aussi, qui me persécute, qui m'enfonce. Que dit-il ? Qu'il va m'enfermer à clé ici, dans cette chambre, pour toujours. Pour toujours, faisant partie des meubles, des objets, des débris de cette passion. A travers le brouillard, je l'aperçois passer près de moi, les chaussures énormes, la boue, la couleur bordeaux, j'entends la serrure claquer, je le vois mettre la clé dans sa poche. Après, le voilà de nouveau assis sur mon lit, qui fut le nôtre à une autre époque. Les soupirs d'amour du passé sont devenus des fossiles qui encerclent sa tête d'une couronne d'épines. Il touche ses tempes, il me demande si je sais pourquoi il ne m'a pas tuée tout à l'heure. Je ne réponds pas, je ne dis rien. Je pourrais lui dire qu'il ne l'a pas fait par peur, pour ne pas aller en prison par exemple, ou par lâcheté, ou par générosité. Je ne lui dis rien, je garde les yeux fermés pour maîtriser le temps.

Alors, c'est lui qui répond, c'est parce qu'une nuit tu m'a appelé au secours quand tu dormais. Il dit ça, il s'étale sur le lit et il s'endort, les bras écartés. Crucifié par l'amertume et la haine comme l'Autre par son amour.

De là où je suis, par terre, je contemple ma vie. C'est un tableau, une révélation ce tissu, cette propreté salie. Les premiers gestes irréparables, ce qu'on appelle un destin. Quand, comment, pourquoi tout a commencé, tout a été fait ? Je décide de le découvrir, je décide de partir, un voyage à l'envers. Je vais revivre les années, les visages, les paroles. Je vais faire parler les témoins, éclairer les coins

sombres, les secrets. Sans pitié pour moi-même, sans peur non plus. Je suis prête à le faire ce matin, dans cette chambre, devant cet homme endormi.

Non, ce n'est pas à cause des marronniers.

Et pourtant, ce jour-là, le premier jour du printemps, ils s'étirent jusqu'au ciel. Mais la cause, la raison, ce n'est pas les marronniers, pas cette fois-ci. Cette envie de marcher, de ne jamais m'arrêter. Planer avec la certitude d'une rencontre, d'un événement, de quelque chose qui va arriver là, sur les boulevards, sur les routes. Le feu est encore au rouge, mais je m'élance, aveugle, irréfléchie.

« Attention ! »

Les freins se mettent à siffler, la voiture me frôle presque. Elle m'aurait renversée si ce n'était cette main qui m'a attrapée, retirée, cette voix, ce cri d'avertissement. Je me retourne : des yeux bridés, couleur d'acier, étranges, asiatiques sur un visage européen. J'étouffe, mes genoux se mettent à fléchir, je lui dis « merci », je repars. Merci de quoi ? De m'avoir retirée de la voiture, du néant ? Ou merci d'exister seulement, de s'être montré à moi ? Merci pour tout.

Je fais un signe vague d'adieu, je m'en vais.

Là-bas, dans l'appartement je ne tiens pas en place. Ici, dans la chambre, je souffre devant les fantômes. Ici et là, je jette un regard sur la table, sur les perce-neige dans un verre, apportés il y a quelques jours, offerts. Sur leur petites têtes flétries, vieillies avant terme.

Est-ce qu'une autre combinaison, une autre direction auraient été possibles ? Un enfant, un bonheur simple, une harmonie ? Je remonte la piste du temps.

Un client avait voulu qu'il lui fasse une scène religieuse.

« D'accord, mais je ne veux pas d'argent ! »

Il avait pris le pinceau, il l'avait faite sur le mur blanc, la Cène, sans esquisses préparatoires, sa Cène à lui.

Au milieu de la table longue, Jésus. Beau et triste, avec la conscience de son sort. Quelqu'un parmi vous va me trahir. Au milieu de la table, l'Amour. Trahi, livré. Judas à ses côtés, et autour, les disciples, le silence, l'attente que le Destin se réalise.

Quand nous sommes rentrés à la maison, c'était déjà la nuit. Une nuit de pleine lune, une solitude, un cauchemar. J'ai plongé dans les ténèbres, je me suis perdue. Dans le noir, une seule lumière, un mur phosphorescent. Je me suis approchée, j'ai commencé à distinguer les visages, les convives qui respiraient, qui me regardaient, qui m'attendaient. Au milieu de la table, lui, ses yeux clairs, ses mains d'artiste, un Jésus asiatique. Le Sauveur, celui qui retire les âmes perdues du désert, un peu cruel, juste ce qu'il faut pour le faire. Beau et triste, cette fois-ci, parce qu'il avait la conscience de son sort, de ma trahison à moi.

J'avançais, belle, désirable. Avec la conscience de mon sexe, de mon pouvoir aussi. De mes seins ronds, parfaits sous la tunique blanche, de ma bouche fardée au milieu du visage pâle, du feu que je cachais entre mes cuisses. Je me suis approchée, j'ai pris la place de Judas.

Silence, une attente lascive.

Autour, des étrangers, des violeurs, des assassins, ils guettaient mon visage, ma bouche fardée, les formes de mon corps sous le tissu. Alors, elle était venue. Elle m'a dénudé les seins. Deux pôles magnétiques pour les hommes autour, deux merveilles de symétrie que le squelette s'acharnait à détruire. Il les tordait, il les pétrissait. Et sous cette main osseuse, je me suis mise à crier.

Il m'a entendue, il m'a réveillée.

Nous sommes restés un moment comme ça, sans bouger, parfaitement immobiles. Puis le sang s'est mis à circuler de plus en plus vite. Deux bouches qui s'ouvrent, qui essayent d'emprisonner l'air et l'autre. Quatre mains qui escaladent l'unique corps et qui se heurtent à la Mort. Je me fais douce et profonde, je voudrais l'aider, enfant, mon père m'avait emmenée voir comment on fait des vases. La glaise docile et malléable qui s'étire, humide terre, humide poussière vivante, inaltérable. L'illusion que la roue va tourner toujours, mais déjà à travers la fente de mes yeux, l'aile d'un ange blessé, le rideau blanc qui bouge.

Il fait jour dans la chambre, dans l'immeuble, dehors, des bruits de tous les côtés, des pas de gens pressés, les voisins ressuscités. Sur le lit, il dort tout habillé, le manteau, les chaussures sales, sur les draps propres, des taches noires, de la boue.

Le temps. Je suis dehors et dedans.

Il y a des jours prometteurs. Le petit clin d'œil de l'aube – aujourd'hui il y aura de la musique, une mélodie tendre et gaie. Il y a des jours mensongers. Des jours perdus, des brouillons. Un amant qu'on n'aime plus. Un bâillement, des narines seulement. Il y a d'autres jours aussi, un en particulier. Il est unique, toujours solitaire. Celui de ta mort, de ton départ.

Ce jour-ci, il ne le verra pas. Il dort, les chaussures sales sur le lit.

Editeur responsable : Jean-Pierre Lebailly bd Léopold II, 44 1080 Bruxellles

Ministère de la Communauté française
Bruxelles, septembre 1997